

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	45 (1907)
Heft:	28
Artikel:	Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson : (histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud) : [suite]
Autor:	Othon, de Grandson
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-204364

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

là où seuls les montagnards peuvent se reconnaître. A six, on chemine lentement, surtout quand on est encordé et qu'on lutte contre le vent. Il faut, pour cela, être mieux exercé et avoir les jarrets plus solides que ne les ont les citadins. Et puis, ils étaient partis beaucoup trop tard de l'auberge du Sanetsch. Se mettre en route à huit heures du matin ! Quelle absurdité ! Quatre heures de retard ! Pour rattraper le temps perdu, ils auraient dû grimper tout droit par l'arête, au lieu de faire le long détour par le Gstellihorn. Le Gstellihorn ! passe encore par le beau temps, mais par la tempête, la neige fraîche et un froid de loup !... Au demeurant...

Il se tut subitement et se tourna, l'air embarrassé, vers les hommes qui se tenaient à quelques pas de lui.

Gertrude rompit le silence avec sa vivacité habituelle.

— Expliquez-moi donc, brave homme, à quoi peut bien vous servir votre colonne de secours. Si, comme vous dites, tout espoir est perdu depuis ce matin et que votre aide arrive deux ou trois jours trop tard, ce que vous tenterez me paraît d'une utilité bien problématique. C'est hier qu'il aurait fallu faire quelque chose, hier ou même avant-hier.

— C'est précisément ce qui a eu lieu, fit l'hôtelier... Je veux dire que nous avons fait ce que nous pouvions, ce que nos forces nous permettaient... Or, pas moyen de dépasser l'alpe d'Audon, à cause de la neige — trois bons pieds de neige fraîche, — à cause aussi d'un brouillard à couper au couteau, du vent et du danger des avalanches... Là-bas (et son bras se tendait dans la direction du canton de Vaud) les Ormonans, avec tout leur bavardage, ont à peine réussi à atteindre le Sex rouge. La neige y est aussi molle que de notre côté... Toute tentative de sauvetage était impossible. Il ne faut donc pas en vouloir aux montagnards d'ici et de l'autre versant, s'ils n'ont pas voulu s'exposer en pure perte à de graves périls et s'ils préfèrent attendre...

— Attendre quoi ? s'écria Gertrude avec angoisse, attendre qu'il plaise à la Providence de nous gratifier du beau temps ?

— Mon Dieu, oui, madame, jusqu'au retour du beau temps ou, au moins, jusqu'à ce que la fonte de la neige fraîche mette à découvert les six cadavres... Ils peuvent bien attendre un jour encore, maintenant. Les morts sont patients, rien ne les pousse à nous voir partir avant demain matin pour les emporter...

A ces terribles, paroles Gertrude se sentit dé-

faillir. Une sœur froide mouillait son front; elle respirait à grand'peine.

Les cadavres !

La vision de ces morts qui attendaient tranquillement qu'on vînt les prendre lui étreignait la gorge et le cœur. D'un geste affolé, elle se défit de son béret de cycliste, du foulard qu'elle avait au cou, et, les yeux fermés, se laissa choir sur l'escalier de bois de l'auberge.

— De l'eau, articula-t-elle faiblement.

On lui apporta du vin. Elle en avala coup sur coup deux pleins verres. Cela la remonta. Se levant avec résolution, elle fit à l'hôtelier de l'Ours, d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Je vous accompagnerai là-haut. Partez quand vous le jugerez bon, le plus tôt sera le mieux; tout de suite, si vous voulez; et surtout pas d'embarras, pas de tergiversations ! Je sais quel est mon devoir; je me sens au reste tout à fait remise et suis prête à tout. Si, pour un motif quelconque, vous ne vouliez pas de moi, mes prières et ma bourse décideront bien quelque villageois à me servir de guide.

(A suivre.)

JEAN HOINVILLE.

En vue du port.

Enfin, le modeste esquis qui porte les espérances de l'*Association Juste Olivier* est bien près du terme de son voyage. D'ici trois semaines, il touchera le premier port, il aura accompli la première étape. Le 8 août, mi-été de Taveyanne, si le soleil est des nôtres, ou le 10, mi-été d'Anzenda, quel que soit le temps, aura lieu l'inauguration du monument de Gryon. Le haut village prépare de grandes réjouissances; le programme définitif en sera arrêté un de ces jours.

Au mois d'octobre, ce sera le tour d'Eysins, à l'occasion du centenaire de Juste Olivier.

Les plaques de Gryon et d'Eysins, œuvres de M. R. Lugeon, sculpteur, sont d'une exécution très artistique. La première reproduit les traits de Juste et de Caroline Olivier, les « Deux voix »; la seconde évoque le souvenir des deux frères, Juste et Urbain, le poète et le romancier.

L'an prochain, l'*Association* compte pouvoir couronner son œuvre par l'inauguration d'un buste, à Lausanne.

Le montant de la souscription est actuellement de fr. 40,126.56. Il faut encore, pour la réalisation complète du plan de l'*Association*, 5000 francs. La cause est ouverte.

A l'examen de droit pénal. — Le professeur : « Supposons, Monsieur le candidat, que le prévenu qui nous occupe vous ait égorgé et se soit défié de votre cadavre en le brûlant dans son poêle... quelle peine lui infligeriez-vous ?

Aux foins.

D EBOUT !

— C'est passé trois heures !

— Oh !... On y va !

Les paupières lourdes se soulèvent à regret, découvrant les yeux encore tout embrumés de sommeil. On saute du lit, on s'habille en rechignant. Au dehors, c'est la nuit. Un coq lance gaillardement ses « cocoricos ». Un « cocorico » lointain répond à cette fanfare. Puis d'autres encore. C'est l'appel au travail pour le paysan, dont la journée commence avant le jour.

Les faucheurs, la faux sur l'épaule, sortent des fermes encore silencieuses. En passant vers la fontaine, où l'eau coule abondante, ils plongent leurs mains calleuses dans le bassin et se baignent le visage.

Ils s'en vont sans mot dire. On n'entend que le bruit sourd de leurs sabots sur le sol humide de rosée.

— Pierre, commence, toi qui es le plus jeune ! C'est là ; j'ai fait une marque hier au soir !

Pierre aiguise longuement sa faux; on entend au loin les baisers amers que donne la « molette » à la lame. Il prend position et, lentement, tel un automate, il s'enfonce dans la nuit, suivi de près par ses camarades.

La faux avide mord l'herbe drue. Les fleurettes gracieuses, qui s'aprétaient à sourire aux premiers rayons du jour, tombent, mortellement frappées.

L'horizon s'éclairent peu à peu. Le globe vermillon du soleil apparaît dans l'échancrure des Tours d'Aï.

Les travailleurs redoublent de vigueur. Les langues jusqu'alors muettes se délient. On s'intercale.

— Allons ! Albert, hardi ! si tu ne veux pas que je te coupe les talons à ras les genoux.

— Moi ! exclame un petit « noiraï », aux yeux malicieux, je voudrais que les femmes se mettent aussi à faucher. On les placerait en avant, ça nous donnerait de l'acouet. Malheureux ! quel ouvrage on abattrait.

— Ouah ! répond un camarade, ça n'irait pas. Toi qui ne fais déjà rien de sorte ! Alors qu'est-ce que ça seraït ?

— Oh ! regardez-voir le nianiou ! C'est pas parce que tu peux pas avoir de bonne amie qu'il faut être jaloux. Je suis pas comme toi ! moi. Tu es naïf à faire pleurer un gendarme. Quel « Tata-Dzenelhie ! » Tu es rudement bien baptisé.

De grand matin on annonce à l'abbesse de Frau-brunnen un régisseur des domaines de sa maison, qui vient lui rendre compte de l'état des choses. Le récit de ce serviteur fidèle, en confirmant tous ceux de la nuit, l'instruit des suites de l'affaire. Vers le minuit, les progrès de l'incendie ayant forcé les Anglois comme les Bernois à quitter des bâtiments embrasés, le combat qui a recommencé dans la plaine avec un acharnement indéfinissable, n'a fini qu'au jour. La victoire s'est enfin décidée pour les Bernois, auxquels il est arrivé des renforts : le prince Gallois demeuré sur le champ de bataille avec toute sa noblesse, a péri les armes à la main; et ses troupes fuyant en désordre, se replient sur St. Urbain.

— Et Grandson ? s'écrie la dame d'Estavayer. Les détails, répondit cet homme, ne pouvoient être connus sitôt : dans deux ou trois jours on en sauroit davantage : à l'égard de monseigneur de Grandson, tout ce qu'il pouvoit assurer, c'est que la veille, il l'avoit vu près du général Anglois.

Suivie de ces religieuses, l'abbesse de Frau-brunnen se rend à l'église de la paroisse, pour assister au Te-Deum que va chanter l'aumonier de son couvent ; Catherine marche sur leurs pas d'un air égaré.

Au sortir de l'église, la dame d'Estavayer, appuyée sur le bras de la demoiselle d'Alaman, regagne lentement sa demeure, lorsqu'un inconnu l'aborde et lui dit, en baissant la voix : — Souffrez, noble

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

14

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud.)

CHAPITRE XI (suite)

LES SUISSES SAVENT DÉFENDRE LEURS FOYERS

MATHILDE cherche vainement à la rassurer. La nuit tombe enfin, et jamais nuit ne fut plus obscure : un profond silence règne dans le château, tout dort excepté les deux amies, dix heures viennent de sonner. Tout-à-coup, la sentinelle de la porte s'écrie d'une voix de tonnerre, *qui va là ?* On lui répond, par le nom d'*ami*, on ajoute que c'est de la part de monseigneur de Grandson. En effet, c'est Mielwil lui-même ; et ce fidèle écuyer qu'on introduit à l'instant, est porteur de la sauvegarde accordée par le général anglois. Retenu par un devoir *sacré pour tout chevalier*, Grandson n'a pu comme il l'eut désiré, la remettre lui-

* Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

même à la dame du château. Elle remercie Mielwil, et voudroit l'arrêter jusqu'au lendemain. Impossible, il est trop pressé de rejoindre *son bon maître* : on la laisse aller.

Plus calme, si ce n'est plus satisfaite ; et bien sûre de ne revoir Othon de long-tems, puisqu'il a manqué l'occasion qui s'offroit de reparoître chez elle, Catherine va se mettre au lit, lorsque observant au loin, comme la lueur d'un incendie, elle rappelle Mathilde, et lui montre le ciel embrasé dans divers points de l'horizon. L'effroi des deux amies les engage à réveiller tout le monde ; on envoie à la découverte ; et tous les rapports constatent bientôt, que les villages de Buchsée, de Jeggenstorf, d'Hindelbank, ainsi que plusieurs autres, sont en proie aux flammes, et que les Bernois s'y trouvent aux prises avec l'ennemi. Une heure après, l'on apprend que le quartier général est attaqué, et que le couvent de Fraubrunnen est devenu le théâtre du plus sanglant de tous les combats.

Chaque détail de cette terrible scène, porte un coup fatal à la dame d'Estavayer. Grandson voyant les Anglois attaqués, surpris, aura sans doute voulu périr avec eux : et voilà *ce devoir sacré pour tout chevalier*, dont parloit Mielwil.

— Que le doute est insupportable, dit-elle à Mathilde ; quel besoin, mais quel effroi d'en sortir. Toute mon ame s'élance au-devant des nouvelles que j'attends ; je me meurs à chaque fois que la porte s'ouvre ; et je n'ose hasarder une question.

— Ecoute, Daniet, y faut le faire ; je t'ai toujours dit : tu es comme les derbous : tu n'as de la force qu'au bec.

— Tonnerre ! je viens de couper une fourmière !

— C'est bien fait, tu as trop de gnaiffe ! Le bon Dieu t'a puni ! Moi j'aime mieux pas courir la poste et ne pas faucher les fourmilières. Tout ce que je te recommande c'est de te veiller la borne du coin ! S'te plaît, ne vas pas la couper par le milieu.

— C'est pastoi, au moins, qui pourrais la couper. Ta faux c'est comme une scie. Je serais que toi j'irais faucher avec la serpette. Tu aurais meilleur temps !

— Allons voir, mina-mors ! gronde la voix du patron, qui vient de terminer l'andain. Voilà Rosine avec le déjeuner. Finissez vite, vous mangerez après.

A l'ombre d'un vieux noyer, sur une serviette rousse, le déjeuner est servi...

L'orchestre des grillons égaie ce premier repas.

*

— Allons-voi désandanner à présent !

On remplace la faux par la fourche, et aidés de quelques femmes et jeunes filles, on se remet à la besogne. Les hommes ont ouvert leur chemise sur leur poitrine brunie et velue et retroussé leurs manches.

De larges chapeaux de paille défendent les visages féminins des ardeurs du soleil dans tout son éclat.

*

C'est midi. La table est mise au pied d'un arbre.

Après le dîner, il faut retourner le foin. Quelques bouteilles d'un bon petit vin sont apportées au champ. De temps en temps on leur dit « un petit mot ».

Le soir vient lentement. En prévision de la fraîcheur de la nuit, le foin est « enchiorné ».

Puis, la journée finie, on rentre lentement, fatigué. On soupe et l'on se couche.

Le lendemain, faneurs et faneuses rassemblent tout le foin en un long tas.

On charge le fourrage qui monte très haut sur le char. La presse est mise au centre ; on jette la corde, et les manivelles fonctionnent en grinçant.

Tout est prêt. Au milieu des rires on hisse les jeunesse sur le véhicule et le lourd chargement, que traînent des chevaux ou des bœufs, rentre péniblement, oscillant à chaque ornière et laissant derrière lui une odeur troubante,

dame, que je m'acquitte du soin dont s'est reposé sur moi un mourant, qui vous conjure par tout ce que vous aimâtes jamais, de vouloir me suivre...

Ici le messager s'arrête, et Catherine, que le seul mot de mourant a fait tressaillir, cherche dans ses yeux ce qu'elle n'ose lui demander.

— Il est dans cette petite chaumière qu'on appelle d'ici sur la route, il désire avec ardeur s'entretenir avec vous, poursuit l'inconnu, mais vous n'avez pas un instant à perdre, car il se meurt ; et veuille le ciel qu'il respire encore quand vous arriverez près de lui.

— O ciel, sur la route.... un mourant qui demande à me voir ? Ah ! ce ne peut-être que lui.

La dame d'Estavayer n'hésite pas un instant.

— Venez, dit-elle à sa compagne, suivez-moi près de votre malheureux parent. S'il meurt, le monde ne me reprochera point cette démarche ; mais puis-je être assez heureuse pour avoir à l'excuser à ses yeux... puisse-t-il vivre ! Grand dieu, daigne nous conserver un héros ; il est tant d'êtres vils et abjects sur la terre.

En parlant ainsi, Catherine entraînait la demoiselle d'Aleman sur les pas de l'inconnu.

Pendant qu'elles prennent ensemble la route de la chaumière, expliquons pourquoi Grandson, qui, la veille avait quitté le comte de Kent, en lui permettant de revenir fêter le nouvel an avec lui, n'avait pu lui tenir parole : pourquoi ne pouvait pas même suivre son projet de se rendre à Belp, il se

délicieuse, et l'écho des gais refrains entonnés par la troupe joyeuse qui lui fait escorte.

Juin 1907.

En pays vaudois.

AVENCHES.

La « Société vaudoise d'histoire et d'archéologie » a tenu, le 3 juillet, à Avenches, sa V^e assemblée générale annuelle.

L'antique cité est des plus attrayantes. S'ils n'y sont plus très nombreux, hélas, les vestiges du passé qu'on y voit encore et ceux qu'amènent au jour les fouilles de l'Association « Pro Aventino » présentent un réel intérêt, pour le simple visiteur aussi bien que pour le savant archéologue.

De l'*Avenches gaulois, du bourg helvète*, dit M. Nafé, conservateur des monuments historiques, nous ne savons malheureusement rien : il ne nous reste qu'un nom propre, celui de la cité même, et, au musée, un objet de valeur hors ligne, le célèbre coin gaulois pour la frappe des monnaies et quelques poteries.

L'avenir nous dira peut-être où était le bourg helvète brûlé en 58 avant J.-C. et reconstruit après la défaite de Bibracte ; en attendant, nous ne pouvons guère étudier que la ville romaine à partir des empereurs Flaviens (69-96), *Vespasien, Titus et Domitien*. Cette ville subit une première invasion des Allamannes vers 265 ; un siècle plus tard, vers 354, un pillage et une destruction en règle — sans parler des invasions qui suivent jusqu'à la reconstruction par Burkhard, évêque de Lausanne.

Deux routes principales traversaient la cité d'Avenches : l'une, du sud au nord, l'autre, de l'est à l'ouest ; ces routes correspondaient à des portes.

Les substructions d'une de ces portes, celles de la *Porte de l'Est*, attestent une construction vraiment imposante, de 39 mètres de façade extérieure, sur 26 mètres de profondeur ; à titre de comparaison, la porte dite *d'Erculanum*, à Pompéi, n'atteint pas 45 mètres de façades.

La ville actuelle d'Avenches, traversée par la grande route de Berne à Lausanne, s'élève sur la colline, *probablement* sur l'emplacement de la citadelle de l'*Aventicum romain*, et peut-être sur celui de l'*oppidum gaviois*.

A l'angle nord-est du château, nous possédons encore une des tours de cette époque, une grosse tour carrée, bien remaniée et transformée il est vrai. La *Tour dite du Vully*, au nord-ouest de l'enceinte, et celle de *Bonneville*, au centre du front méridional, remontent pour le moins au xvi^e siècle ; avec leurs meurtrières remaniées pour les adapter aux armes à feu, leurs faces intérieures ouvertes du côté de la ville selon la règle générale, les fragments d'architecture romains encastres comme matériaux de construction, sont de très

vit obligé d'y envoyer Mielwil à sa place. C'est qu'un événement bizarre, disposant impérieusement de lui, contraria ses désirs ainsi que ses intentions, et le contraignit à remplir sa destinée. Il faut en rendre compte au lecteur.

Enchanté d'avoir un prétexte pour se présenter chez Catherine, suivi de ses écuyers et de quelques-uns de ses gens, le baron de Grandson allait lui porter la sauvegarde qu'il avait obtenue du général anglais, lorsque traversant un hameau à deux lieues de Belp, il vit une jeune personne s'élançant du seuil d'une habitation champêtre, au-devant de son cheval, en joignant les mains de la manière la plus suppliante.

— Noble chevalier, disoit-elle, ayez pitié d'une malheureuse, aidez-lui à réparer le mal qu'elle a fait... Veuillez prévenir un malheur....

— Que puis-je pour vous ? dit Grandson, avec l'accent de la sensibilité, parlez...

Un vénérable ecclésiastique, que le chevalier jugea être le curé du village, s'étoit avancé d'un air grave et modeste, pendant que la jeune fille l'implorait.

— Mon protecteur, lui dit-elle, vous m'avez permis de recourir à ce bon seigneur, daignez lui expliquer vous-même ce que nous attendons de sa générosité.

Le curé, car c'étoit en effet le pasteur du lieu, proposa pour lors à Grandson de s'arrêter un moment dans son presbytère.

intéressants monuments de l'architecture militaire du moyen âge.

Mais la perle de l'Avenches moderne est son château, profondément remanié et en partie reconstruit par les baillis bernois de 1565 à 1600 ; c'est un des meilleurs et des plus gracieux édifices de style Renaissance que possède le canton de Vaud.

L'entrée de la cage d'escalier, avec la porte surmontée des armoires martelées ; les deux échauguettes de cette tourelle d'escalier ; le buste, malheureusement mutilé, du maître d'œuvre Antoine Ballanche, de Neuchâtel, l'architecte auquel on doit la charmante composition de la façade. Puis le buste du charpentier-menuisier.

En fait de détails intérieurs, la cheminée de la grande salle supérieure, qui ne manque certes pas de caractère, et une des portes, caractéristique pour le travail de menuiserie et de serrurerie ; enfin la porte de l'enceinte orientale, bien conservée avec sa menuiserie, ses ferrures originales, son chemin de ronde, et la même porte, vue de l'extérieur, avec la silhouette pittoresque du château dans le fond.

Devinette.

Le problème du Cygne et du Canard.

Un bateau à vapeur, le *Cygne*, fait en 6 heures 24 minutes, le trajet aller et retour, arrêt déduit, entre Lyon et la ville X, chef-lieu de département.

Le *Cygne* met, pour descendre, 1 h. 36 min. de moins que pour monter.

Un autre bateau, le *Canard*, emploie 16 heures pour faire le même service. Le temps de la descente est plus court de 8 heures que celui de la montée et la différence de vitesse des deux bateaux est de 10 kilomètres par heure, en eau dormante.

La vitesse du courant est supposée uniforme.

On demande le nom de la ville X. et sa distance de Lyon ?

Prime : Un volume « Foyer romand ». Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Ceux qui souffrent d'insomnie

doivent en premier lieu éviter toutes les boissons excitantes, donc aussi le café qui active les fonctions du cœur et qui excite le système nerveux et celui des vaisseaux sanguins. La science a depuis longtemps confirmé ces faits. Celui qui doit renoncer au café à cause de l'insomnie, n'est cependant pas obligé de se priver d'une jouissance à laquelle il tient, car le café de malt de Kathreiner lui procure un succédané avantageux à tous égards. Tout d'abord il ne nous prive pas du sommeil. Son arôme agréable, semblable à celui du café, son goût doucement aromatique et son action bienfaisante le mettent au premier rang des aliments recommandables.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.

AMI FATIO, successeur.

— Née en ce hameau, lui dit le pasteur, Elzely (c'est le nom de cette jeune personne), y reçut l'éducation la plus vertueuse au sein d'une famille indigente. A seize ans elle fut placée au service d'une grande dame, que des chagrins domestiques ont depuis contrainte à quitter la maison de son époux. Elzely ne suivit point sa maîtresse, hélas ! on étoit parvenu à corrompre l'innocence de ses mœurs, sans avoir pu triompher de ses principes ; et du moins il lui resta des remords. Elle demeura près de son indigne maître qui la rendit bientôt malheureuse à son tour, mais elle ne pouvoit s'en détacher : les profusions coupables du vice, servaient à entretenir la vertu ; les parens de l'infortunée vivoient dans l'aisance ; et ne soupçonnant point de leur fille, ils en bénissaient le ciel. Cependant elle conservoit un désir extrême de revoir le toit paternel ; mais ce désir avoit toujours été tellement contrarié par son séducteur, qu'elle crut rêver lorsqu'il lui proposa il y a peu de jours, de la conduire chez ses parents, où il demeuroit caché auprès d'elle sous un déguisement qui tromperoit tous les yeux. Elzely ayant accepté cette proposition avec transport, a trouvé dans les caresses de sa famille, le reproche le plus poignant pour un cœur tel que le sien, et méritoit le projet d'expier ses fautes en se séparant de son maître, lorsqu'il lui confia hier au soir, le motif qui l'a conduit en ce lieu.

(A suivre.)